

## De la relation auteur-traducteur

Jean-Marie Saint-Lu

Quoi de plus gratifiant pour un traducteur — et de plus flatteur pour son ego — que d'être choisi par un auteur ? Eh bien c'est ce qui m'est arrivé, il y a fort longtemps déjà, avec Eduardo Berti. Le *Magazine Littéraire* devait publier quelques articles de lui pour un numéro spécial sur l'Argentine et sa littérature, et le mensuel m'avait demandé d'en assurer la traduction. Eduardo, que je ne connaissais pas et dont je n'avais rien lu, hormis lesdits articles, s'était *reconnu* — son propre mot — dans ma traduction, ce qui n'avait pas été le cas pour une parution précédente, due à un autre traducteur, et il avait demandé à son éditeur de l'époque de me confier le roman qu'il venait de publier. Comme je le fais toujours, j'ai alors écrit à ce nouvel auteur pour me présenter et lui parler de ma conception du travail du traducteur, à savoir un respect total du texte original, avec pour seule et infranchissable limite le respect de la langue d'arrivée. D'autre part, je voyais — je vois toujours — la traduction comme une collaboration étroite avec l'auteur, à qui je pourrais demander toutes les précisions propres à améliorer mon travail. De même, je me proposais de lui communiquer ma traduction avant de l'envoyer à l'éditeur, ce qui en l'occurrence était rendu possible, et fécond, par la parfaite connaissance qu'Eduardo a du français. Je solliciterais donc ses suggestions, mais resterais maître du résultat ; j'ai pour cela un argument de poids, qui est presque une profession de foi : *in fine*, c'est moi qui signe.

Eduardo me donna aussitôt son accord, et ce fut le début d'une collaboration qui a jusqu'ici abouti à la parution en français de dix ouvrages, plus quantité de petites choses, articles ou écrits divers — y compris quelques-uns directement dans notre langue et qu'il m'a demandé de revoir —, collaboration qui n'est sans doute pas près de s'achever, vu la fécondité d'Eduardo. Un petit bémol cependant : notre différence d'âge m'oblige à admettre que je ne serai probablement pas toujours son traducteur... *Sic transit*...

C'est en travaillant avec lui que m'est venue une image dont je me sers souvent lorsqu'on m'interroge sur le rapport auteur/traducteur. Il y a en espagnol un fort beau mot, qui a gardé toute sa force étymologique alors que son équivalent français l'a depuis longtemps perdue : c'est le mot *compadre*, du latin *compater*, qui signifie « parrain ». Et dans le monde hispanique, le père et le parrain d'un enfant sont très logiquement, et de manière toujours très vivante des *compadres*, ce qui évidemment ne signifie plus « compère » en français. Je transpose à la littérature : l'auteur est le père de son roman, et le traducteur en est le parrain. Belle coresponsabilité, peut-on dire. Et même, osons-le, belle copaternité.

Voilà sur quels principes s'est dès le début fondée notre collaboration, et on va voir qu'elle s'est exercée de façon plus marquée encore, et même beaucoup plus, pour *Un père étranger*, où comme avec un clin d'œil le fils-filleul est aussi un père. Il se trouve en effet que j'ai traduit ce

livre à partir du volume que m'avait offert Eduardo, et qui était un exemplaire de la première édition, argentine, dudit roman. Une édition peu soignée, faut-il dire, qui présentait des imperfections corrigées ensuite — mais pas toutes — dans la première édition espagnole, que je ne possédais pas quand j'ai commencé mon travail. Lorsque, à mon habitude, j'ai envoyé ma traduction à Eduardo, il a tout de suite constaté les imperfections en question, et vu, heureusement, qu'elles n'étaient pas toutes de mon fait... Il m'a donc proposé de reprendre ce qui n'allait pas, et petit à petit, se piquant au jeu, il a commencé à réécrire par-ci (un peu), à supprimer par-là (beaucoup), au point qu'à l'arrivée la version française n'avait plus qu'une lointaine ressemblance avec l'original argentin. Si l'on pense à la fameuse définition de la traduction proposée par Umberto Eco, qui en a fait le titre d'un essai — en substance : traduire c'est dire presque la même chose—, le presque n'était, ici, pas presque du tout... ou très peu. Et il s'est passé là quelque chose de rare, et de tout à fait passionnant (j'avais déjà vécu semblable expérience avec Guillermo Cabrera Infante, mais en l'occurrence il ne s'agissait que d'une nouvelle, et pas très longue) : voir un écrivain remodeler son texte à partir de la traduction que le traducteur lui en a proposée. Et même le réécrire en partie, au fur et à mesure des échanges avec le parrain de son enfant, au point qu'il est possible de dire, sans paradoxe, que la version française de *Un padre extranjero* est elle aussi... un original. Il suffirait pour s'en convaincre — mais qui aurait assez de temps à perdre pour le faire — de comparer page à page, et même paragraphe à paragraphe, *Un père étranger* non seulement à la première version, argentine, du roman, mais aussi à la version espagnole. Il ne manquerait plus alors à faire qu'une opération — mais il ne faut pas trop demander —, et qui serait qu'Eduardo traduise en espagnol *Un père étranger* et donne pour titre à sa traduction *Un padre extranjero*. Après tout... n'est-il pas, aussi, oulipien ? Pour ne pas paraître cuistre, nous éviterons soigneusement de faire ici allusion au très célèbre Pierre Ménard... Et pardon pour la prétériton.

Redevenons sérieux : j'ai souvent pensé qu'un traducteur — excepté ceux qui sont aussi écrivains — est un écrivain frustré, quelqu'un qui est fasciné par le travail sur sa langue mais qui n'a malheureusement rien d'intéressant à dire et surtout pas assez d'imagination pour écrire de la fiction. D'où la frustration dont je parle, et qui est grande. Et qui pousse certains à vampiriser le texte qu'on leur a confié, et à ne pas le traduire, mais à le réécrire sans scrupule. *Horresco referens...*

Me croira-t-on si je dis que ma collaboration avec mon *compadre* Eduardo pour la mise au point d'*Un père étranger* m'a fait, pendant un temps, oublier cette frustration ?

Qu'il en soit ici vivement remercié.